

BD politiques

André-Philippe Côté et Richard Vallerand, *Automne rouge*,
Montréal, Les Éditions de la Pastèque, 2017, 104 pages
Collectif, *1792 à main levée*, Québec, Les publications du
Québec, 2017, 108 pages

Mathieu Thomas

Volume 12, Number 2, Spring 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/87854ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (print)

1929-5561 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Thomas, M. (2018). Review of [BD politiques / André-Philippe Côté et Richard Vallerand, *Automne rouge*, Montréal, Les Éditions de la Pastèque, 2017, 104 pages / Collectif, *1792 à main levée*, Québec, Les publications du Québec, 2017, 108 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 12(2), 16–17.

Tous droits réservés © Ligue d'action nationale, 2018

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

BD politiques

Mathieu Thomas
Bibliothécaire

Depuis ses premiers balbutiements, il y a plus d'un siècle, la bande dessinée québécoise a connu de nombreuses transformations. Du personnage d'Onésime, créé par Albert Chartier dans les années 40 dans le *Bulletin des agriculteurs*, au Paul de Michel Rabagliati, récemment adapté au cinéma, les personnages du neuvième art ont incarné les tendances et les mutations agitant la société québécoise tandis que la popularité de ce médium ne cessait de croître. Il n'est d'ailleurs pas exagéré d'affirmer qu'à une époque où fleurissent les maisons d'édition spécialisées et où des auteurs comme Guy Delisle sont traduits dans de multiples langues, la BD québécoise connaît un véritable âge d'or.

Évidemment, certains créneaux demeurent plus populaires que d'autres. L'éclatant succès de la série des *Nombrils* de Delaf et Dubuc atteste la vigueur de la BD s'adressant aux adolescentes, marché autrefois négligé. De la même manière, les bandes dessinées de nature autobiographique occupent toujours le haut du pavé.

On ne saurait dire la même chose des BD aux thèmes historiques. Certes, la récente popularité de *Magasin général*, série de Loisel et Tripp se déroulant dans le Québec des années 20, démontre une certaine évolution des goûts du public, mais il reste qu'il s'agit ici d'histoire sociale, dans une ambiance rurale et intime, et non d'histoire avec un grand H. Le thème de la politique reste quant à lui quasi absent du paysage bédéesque québécois.

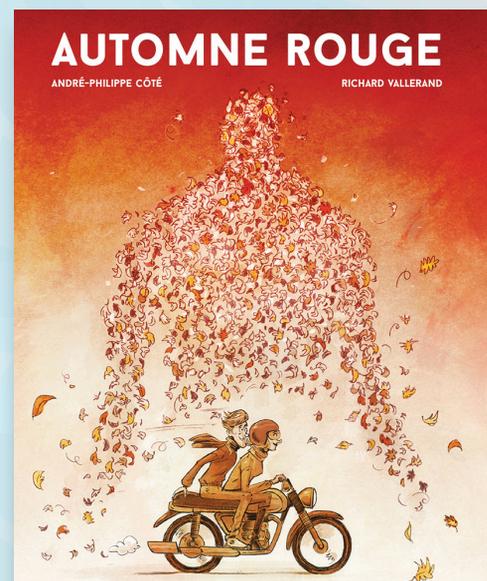
Dans ce contexte, on saluera la récente parution de deux albums qui osent se pencher sur deux périodes charnières de notre histoire politique : les débuts de la démocratie parlementaire à l'époque du Bas-Canada et la Crise d'octobre de 1970. Extrêmement différentes dans leur facture, voire dans leur nature même, ces œuvres témoignent de la maturation de la BD d'ici, enfin capable d'aborder des sujets plus sensibles.

LA CRISE D'OCTOBRE VUE DE MES TREIZE ANS

ANDRÉ-PHILIPPE CÔTÉ ET RICHARD VALLERAND
AUTOMNE ROUGE
Montréal, Les Éditions de la Pastèque, 2017, 104 pages

Pour produire cet album, le dessinateur Richard Vallerand s'est associé à Louis-Philippe Côté, le caricaturiste du journal *Le Soleil*, qui a délaissé ses crayons pour se charger du scénario et des dialogues. Le résultat est une œuvre atypique qui mélange allègrement les genres, à la fois récit initiatique et chronique historique, avec un soupçon de polar. L'intrigue, fort bien construite, nous présente Laurent Lessard, 13 ans, qui vit avec sa mère syndicaliste dans le quartier Saint-Jean-Baptiste, à Québec. Souvent absente de la maison en raison de son implication dans la lutte qui oppose employés et patrons de l'hôtel Château-Champlain, elle délègue certaines de ses responsabilités parentales à sa jeune sœur Marie, une serveuse hippie aux fréquentations louches. Dès les premières pages, l'adolescent qu'est Laurent est amené à s'interroger sur des questions d'identité, à la fois personnelles (« Qui était donc mon père ? » demande-t-il à sa mère après qu'on l'eût à nouveau traité de bâtard) et sociétales ; ainsi, son professeur de français demande à la classe d'imaginer à quoi pourrait ressembler un héros québécois. Ses démêlés avec Jason Picard, un camarade de classe d'origine huronne, apportent un degré de profondeur supplémentaire à sa quête identitaire.

C'est dans ce contexte que survient la Crise d'octobre. Du mur sur lequel on a peint les lettres « FLQ » à la lecture de communiqués à la télévision, en passant par de brefs extraits illustrant les enlèvements de James Cross et Pierre Laporte, les auteurs racontent méthodiquement le cours des événements tout en prenant soin de démontrer que la société n'était pas simplement divisée en partisans et adversaires du FLQ. Ainsi, la mère de Laurent est présentée tout en nuances : indépendantiste convaincue, elle s'oppose farouchement à ces « poseurs de bombes » que sont les felquistes, ce qui ne l'empêchera pas d'être considérée comme suffisamment suspecte par la police pour se faire arrêter à la suite de la promulgation de la Loi sur les mesures de guerre.



Assurément, traiter d'un thème aussi polarisant que la Crise d'octobre n'était pas chose facile, mais Vallerand et Côté relèvent le défi avec souplesse et intelligence.

Soulignons l'attention particulière avec laquelle fut recrée l'ambiance de l'époque. Les vêtements, les coupes de cheveux, les voitures et même les couleurs choisies nous replongent au tournant des années 70 ; pendant qu'on boit de la Dow au bar, « Lindberg » de Charlebois joue à la radio. Les ruelles de Québec, le barrage de la Manicouagan et le village Huron nous ancrent sans équivoque en ce pays, tout comme le motif récurrent du cahier d'exercices « Québec », avec ses lignes bleues et ses fleurs de lys en couverture, dont Laurent remplira les pages tout au long du récit, à la manière d'un journal intime. Enfin, certains personnages historiques font quelques apparitions éclair, comme René Lévesque ou l'animateur de radio André Arthur, rebaptisé André Lacroix pour l'occasion.

Au travers de cette œuvre somme toute réussie, un seul élément laisse le lecteur sur sa faim : une finale un peu précipitée où se dénoue une intrigue criminelle, l'une des trames secondaires de l'album. Cette section détonne assez du reste du récit pour qu'on ait l'impression qu'elle a été plaquée là sans qu'on sache trop pourquoi. En dépit de cette conclusion imparfaite, *Automne rouge* demeure une de ces rares œuvres capables de divertir tout en levant le voile sur une période sombre de l'histoire récente du Québec. ♦

UNE COMMÉMORATION BÉDÉESQUE EN DEMI-TEINTE

COLLECTIF

1792 À MAIN LEVÉE

Québec, Les publications du Québec, 2017, 108 pages

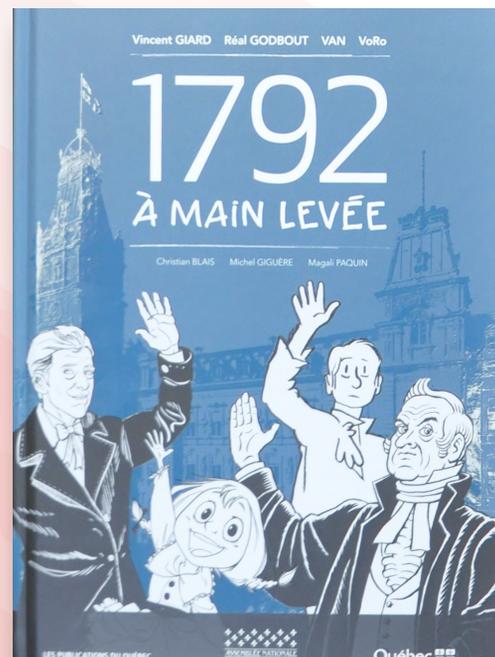
Si *Automne rouge* est sans l'ombre d'un doute une véritable œuvre artistique avec un style, une intrigue et une cohérence propres, *1792 à main levée* constitue une entreprise d'un tout autre genre. Mi-bande dessinée, mi-étude historique, ce curieux album publié par l'Assemblée nationale du Québec vise à commémorer le 225^e anniversaire des débuts du parlementarisme au Bas-Canada. S'il faut saluer l'originalité du projet, voire l'audace de ses concepteurs (ce type d'événement est généralement célébré par une exposition ou la publication d'un livre de nature plus classique), le résultat final laisse perplexe. L'hétérogénéité de l'ensemble reste en effet plutôt déroutante.

Peut-être était-il impossible d'éviter cet écueil, considérant l'objectif initial de l'album, qui était de « raconter les faits saillants de l'histoire parlementaire du Bas-Canada ». Vaste programme ! On s'est donc contenté de cibler quatre moments emblématiques de la période 1791-1840 : les premières élections (1792), le débat sur les langues (1793), l'emprisonnement de Pierre-Stanislas Bédard (1810-1811) et les 92 résolutions (1834). Pour chacun de ces épisodes, on a confié à un bédéiste la production d'un court récit de sept pages, auquel s'ajoutent sept autres pages de mise en contexte historique, à grand renfort d'images d'époque. L'album se termine avec une longue section illustrant l'ampleur de la recherche documentaire ayant mené à sa production. Le lecteur est ainsi prévenu : malgré son volet « bande dessinée », cette œuvre est le fruit de recherches historiques rigoureuses.

Passons rapidement sur la dimension picturale des quatre récits, mis en images par des artistes différents. Il y en a ici pour tous les goûts ; si on reconnaît rapidement la ligne claire « à la Tintin » de Réal Godbout (*Red Ketchup*) dans l'extrait sur les 92 résolutions, on peut se surprendre du style minimaliste de Vincent Giard pour ses pages sur Pierre-Stanislas Bédard. Le thème des premières élections est traité de manière plus classique par VoRo. Enfin, la touche de la bédéiste VAN, qui aborde le débat sur les langues, rappelle quant à elle les dessins animés de Pixar par son rythme, son ton juvénile et ses personnages aux grands yeux.

Ces considérations esthétiques revêtent bien entendu une importance particulière, mais elles ne peuvent empêcher le lecteur de s'interroger sur l'idée à la base de ce recueil : comment donc peut-on présenter au grand public les enjeux de chacun de ces « faits saillants » de l'histoire en sept misérables pages ? La réponse des concepteurs, déclinée en introduction, est de faire valoir que leur but n'était pas de résumer et d'expliquer l'histoire, à la manière des bandes dessinées didactiques¹, mais plutôt de nous livrer une « vision personnelle » au moyen d'un micro-récit se déroulant dans le contexte plus large de ces événements. L'approche choisie laisse ainsi deviner l'intention des initiateurs du projet, qui était de ne surtout pas « trop » parler d'histoire politique, de peur d'ennuyer le lecteur.

Les cases racontant les élections de 1792 devront donc souvent laisser place à des échanges plus superficiels, à la taverne ; celles portant sur le débat des langues se retrouvent noyées parmi les scènes de glissades en toboggan ou de batailles de boules de neige.



La femme de Pierre-Stanislas Bédard se plaint de l'obsession de son mari pour ses droits constitutionnels, et l'année 1834 verra Louis-Joseph Papineau, son cousin Louis-Michel Viger et leurs compagnons de voyage forcés de dégager leur carriole prise dans la neige, en chemin vers Québec. Certes, ces digressions animent le récit et nous apprennent quelque chose sur la vie quotidienne de l'époque, mais elles prennent tant de place que la dimension politique, censée être la raison d'être de l'œuvre, se voit réduite à une simple toile de fond.

Il y a pire : dans certaines cases transparait une interprétation plutôt contestable de l'histoire. Bien entendu, il serait illusoire de penser qu'un ouvrage commandé par l'Assemblée nationale puisse se montrer exagérément critique des institutions du parlementarisme, mais il n'empêche que plusieurs passages font sursauter. À l'avant-dernière case de la première BD, celle sur les élections de 1792, un personnage se réjouit : « Regarde-moi ces candidats qui s'affrontaient, ils font maintenant la fête main dans la main. Tous ces Anglais et ces Canadiens s'en vont boire ensemble sans distinction entre eux. » Pour la subtilité du message, on repassera ! De même, dans les pages se déroulant à l'époque du débat sur les langues, une petite fille (Marie Panet, future épouse du juge Jean-Thomas Taschereau) éclate en sanglots pour que cesse la bagarre entre des adolescents francophones et anglophones : « Vous êtes pareils comme eux ! Comme les adultes ! » Le message est clair, il faut éviter la chicane, qui est un mal en soi. Après tout, la vérité ne sort-elle pas de la bouche des enfants ?

Seul Réal Godbout semble résister à la béatitude satisfaite de ce bon-ententisme, son récit se concluant sur une vision de Patriotes aux prises avec des *Redcoats* dans un Saint-Eustache en flammes. On remarquera tout de même que dans les cases où il met en scène le moment où les 92 résolutions sont adoptées, en février 1834, on aperçoit John Neilson, indifférent à la liesse générale, se permettre une sombre réflexion : « Tout cela va mal se terminer, j'en ai bien peur... » On comprend qu'ici aussi, quoique dans une moindre mesure, se décline l'argument central de ce recueil : notre système parlementaire, qui a su se réformer par le passé, est fondamentalement bon et juste. La recherche d'autres voies (telle la république rêvée des Patriotes) n'amène que discorde et malheur.

Sans aucun doute, par son choix du médium de la BD, cet ouvrage dépoussière la tradition des œuvres commémoratives au Québec, mais il se trouve lourdement handicapé par sa structure fragmentée et ses partis pris face à l'histoire. Le grand album capable de nous faire comprendre la première moitié du XIX^e siècle politique québécois à la manière d'un *Automne rouge* reste donc toujours à écrire. ❖

¹ Un bon exemple est la série *Histoire de France en bandes dessinées*, publiée en 28 tomes par Larousse à la fin des années 70.